

L'hôtel

Six heures du matin, lundi, 26 juin 1950. Branle-bas de combat dans mes escaliers, mes corridors, mes chambres. Tout mon être chavire. Même si d'habitude l'action ne manque pas, depuis quelques semaines, la fébrilité qui règne ici s'empare de tout le monde. À pas pressés, on effectue la tournée de mes pièces. Meubles de famille, vêtements, boîtes, malles, effets personnels sont regroupés dans mon grand salon. On classe. On identifie.

Mes propriétaires ont décidé de confier ma destinée à d'autres en espérant que la ville leur procurera un avenir plus reluisant. Ils ont choisi la fin du mois de juin pour cette importante opération de déménagement. On n'a pas accepté de clients cette fin de semaine de la Saint-Jean-Baptiste, pourtant très rentable en temps normal. Ils ne voulaient pas nuire à mon roulement habituel, ni à la jeune Fernande qui vient de terminer sa dixième année.

Je suis triste de voir partir ces personnes qui m'ont si bien traité pendant vingt ans. J'étais dans un état pitoyable à leur arrivée. Progressivement, ces nouveaux acquéreurs m'ont remis en forme, surtout durant la guerre. De la réfection du vestibule jusqu'au salon jouxtant la salle à manger, en passant par la cuisine, les chambres, le bar et, bien sûr, l'extérieur avec mes grandes galeries à colonnes de briques sur trois étages. Des travaux qui m'ont sérieusement ragaillardis. La paix revenue, on m'a rebaptisé Hôtel Victoire, et les années qui ont suivi ont contribué à me constituer une fidèle clientèle.

La patronne, Léontine, trotte dans mes entrailles à longueur de journée, de soirée et parfois même de nuit. Elle dirige la maison d'une main de fer. Ses nombreuses années d'expérience à la dure lui ont apporté une solide expertise dans l'hôtellerie et la restauration. Elle est partout. Aucun détail ne lui échappe. Minutieuse, elle aime le travail bien fait et en exige autant de son personnel. On lui voue respect et admiration. Son mari, Ernest, est un homme plus réservé, mais affable et disponible, y compris aux tâches ménagères. Avec son taxi noir, il contribue à faire me connaître et m'emmène ainsi bon nombre de clients. Le couple fait travailler pas mal de monde dans cette petite paroisse. Certains employés ont développé une belle connivence avec Ernest. Avec Léontine, beaucoup moins.

À proximité, une importante jonction relie plusieurs réseaux ferroviaires. Les voyageurs affluent à la gare. Certains passagers choisissent de dormir une nuit sous mon toit entre deux trains ou d'y passer quelques jours quand les circonstances le leur permettent. Je suis situé dans un cadre unique : au cœur d'un village bucolique, au bord d'une rivière où l'on peut se baigner, circuler en chaloupe, pêcher et même explorer une charmante île qui appartient à la famille. Mais pour le moment, le camion est devant la porte. Et au prix que les déménageurs demandent, toutes les minutes sont comptées. Quelques employés triés sur le volet participent au déménagement. Une grande partie de la famille a été mobilisée : Fernande, la cadette perturbée, Camil, sorti du pensionnat la semaine dernière, frères et sœurs venus d'ailleurs. Tous les bras sont mis à contribution. Ils ont transbordé presque tous les effets dans le camion et on s'apprête à partir vers la ville.

Je sais bien que ma vie ne s'arrêtera pas maintenant. Les prochains propriétaires vont sûrement me donner un nouveau souffle. Ils me guideront vers une autre vie, mais là, on me bouscule. Tout bouge en moi, mais autrement. Cette activité me bouleverse. Profondément. Je vois partir cette famille avec qui j'ai développé de bonnes relations et participé à sa vie mouvementée. Je me retrouve inutile. Le temps s'arrête. Je vis la fin d'une époque. Le cours normal des choses reprendra dans quelques heures, au moment où un autre camion viendra, lui, me ranimer.

Depuis hier soir, la grosse *station wagon* familiale est garée devant, prête à partir. Voiture et remorque sont maintenant remplies. Rassemblement au pied de l'escalier central. Surtout ne rien oublier, ni personne. Les propriétaires n'ont pas l'intention de revenir de si tôt dans ce village qui les a mis au banc avec leurs deux plus jeunes.

— Tout l'monde est là? Tout l'monde... Non?

— Fernande!

— Fernande?

Où peut-elle bien être? Ultime tour de piste pour la trouver.

— Fernande?